

brillante à première vue, cette nouvelle illustration a une valeur égale à nos yeux. Si par noblesse on entend distinction, n'est-ce pas la plus belle des noblesses que celle qui résulte de l'élection et du libre choix de ses concitoyens ? C'est en consacrant une partie de leur fortune à des travaux utiles et à l'embellissement de la ville, que nos anciens échevins se recommandaient à la reconnaissance de tous, et si leur mémoire est demeurée comme le symbole de la probité et de l'honneur, c'est que pour parvenir aux fonctions consulaires, il fallait allier le mérite à la vertu, aimer sincèrement son pays et le servir avec un zèle inébranlable. « On espluche avec tant de soin, dit « un écrivain du XVI^e siècle, la vie de ceux qui aspirent à ces belles dignitez, qu'il est impossible que « homme y puisse parvenir qui soit le moins du monde « marqué de quelque note d'infamie, ressentant dénigrement de renommée, tant est sainte cette autorité et « honneur d'eschevinage, que la seule opinion de vice « peut lui donner empeschement (1). » Que devons-nous donc penser de ceux qui dédaignent, de nos jours, ce noble berceau de leur famille, et se croient déshonorés, parce qu'un de leurs ancêtres est arrivé à la noblesse à l'aide de fonctions où l'avait conduit l'exercice honorable d'un commerce ou d'une industrie, dont ils s'efforcent de cacher le titre modeste ? Oublient-ils donc que la véritable grandeur réside dans les vertus sociales qui font les bons citoyens ? Et lorsqu'ils jettent au feu les preuves retrouvées de leur origine, ne répudient-ils pas leurs plus beaux titres de gloire ?

A. VACHEZ.

(1) Ancien auteur cité par Th. Lavallée, dans son *Histoire de Paris*, II, p. 65.